

Michèle CAUSSE: *L'interloquée; les oubliées de l'oubli; dé/générée*. Québec, Editions TROIS, 1991, 66 pages.

Ces trois essais (de 88, 89 et 90) s'inscrivent dans la perspective féministe radicale et lesbienne politique qui fut toujours celle de l'auteure. Si la femme est, dans le régime général de domination masculine - en Androcratie- "interloquée", c'est à dire interdite, interrompue, dépourvue d'allocutaire, la lesbienne, "celle qui a exercé -sa vie durant- la plus grande résistance à l'embrigadement dans le genre", se présente comme la seule "dé/générée historique". C'est la question du langage qui est au centre de ces essais, et qui est l'enjeu majeur; on comprend pourquoi le langage propose/impose l'interprétation de la réalité, en fait, sa perception même, sa teneur. Etre privée de langage propre signifie non seulement ne pouvoir dire sa propre expérience, mais aussi et surtout subir l'autorité de l'autre, seul "auteur" (source) et seul "autorisé" (légitimé). Inversement, parvenir à inventer son langage, c'est à la fois se soustraire à l'imposition du silence et à l'imposition d'une réalité étrangère, sortir de l'exil, inventer sa vie. Le théâtre lesbien en est le plus flagrant exemple, que ce soit celui de Gertrude Stein, ou aujourd'hui même, de Carolyn Gage.

Le premier essai décrit une situation: l'emprise universelle de l'*androlecte* comme "institutionnalisation d'une subjectivité sexuée au masculin". Il constitue aussi un appel à la création d'un langage dont les femmes seraient à la source, le *gynolecte*, un langage où pourrait s'énoncer et se faire entendre le tort millénaire fait aux femmes (et parmi les composantes de l'oppression, la privation de langage propre). "Les lesbiennes radicales disent qu'il n'est pas juste qu'une moitié de l'humanité soit aliénée dans des pratiques langagières, liées à des pratiques sexuelles d'appropriation et d'oppression- qui sont la transcription d'un *Pathos* (réification misogyne), alors qu'elles-mêmes sont habitées par l'urgence d'un *Ethos* (relationnel gynophile)"(p.16). Ce langage où exposer le tort infligé sera en fait moins un langage de plainte qu'un langage de lutte, le procès ne pouvant qu'être fictif... Celle que M.C. appelle l'"étante", c'est à dire celle qui advient dans le refus des identifications aux intimités masculines, sécessionnelle; pourra "produire du sens", susciter un langage adéquat à elle-même (exemples: Adrienne Rich refusant d'employer les mots "humanité", "androgynie";

Mary Daly valorisant les "sorcières", "harpies" etc...). L'aspect lexical n'est d'ailleurs pas le seul envisagé, ni peut-être le plus important: l'aspect pragmatique apparaît à la clé; il s'agit pour les femmes d'exercer les deux registres dont elles ont été de tous temps particulièrement exclues: le normatif et le prescriptif; on en revient à la question de l'autorité, prise en ses diverses acceptions. Autre élément pragmatique: l'adresse et l'allocution: que les femmes ne soient pas seulement destinataires mais aussi destinatrices, et qu'alors elles tiennent *le* destinataire "non pour universel mais masculin, subjectif, particulier et failli"...

Dans le second essai, l'oubli récapitule et emblématise toutes les figures de la relégation des femmes, "sexe à jamais privé de communauté, de territoires, de traditions, de langage, de divinité, en un mot d'autonomie symbolique". Ce terme de "symbolique" est sans doute la clé de voûte et l'unité des trois essais. L'usage qu'en fait M.C. s'infléchit vers un "lesbianisme culturel" tel que le définit N.Cl.Mathieu et qui constitue sans doute pour l'auteure le moyen nécessaire de son "lesbianisme radical". En effet, souligne M.C., non seulement la femme n'a "aucune part dans l'élaboration du symbolique", mais celui-ci "repose précisément sur son silence et sa disparition". C'est ainsi que le langage est instrument d'exclusion des femmes comme sources énonciatives. Aux femmes a été laissé, note M.C. "le mutisme ou le mimétisme" Le silence ou le bavardage, deux formes extrêmes de l'insignifiance, par la vacuité du contenu ou par évanouissement de l'identité énonciative. On a là une des expressions de l'oubli où sont reléguées les femmes: oubli montré comme redoublé par le titre même de l'essai: les plus oubliées étant celles dont il n'y a jamais eu mémoire ni inscription. M.C. explore ici les intuitions ouvertes à partir de l'hypothèse récemment reprise par Lyotard d'une terreur originaire produite chez les hommes par la différence sexuelle, terreur qui crut trouver son remède dans la misogynie: "l'un des moyens pour l'appareil de la culture masculine de représenter autant qu'elle peut -parer à- la terreur originaire et l'oublier activement" (p.28). Le genre, classification sociale hiérarchique des sexes, est une des modalités de l'oubli: la femme est tenue à distance, se voit dévolu un genre "pourvu d'implications sociales et symboliques négatives". La volonté politique de la lesbienne, cette "étante hors-femme", est de défaire ce que l'histoire a fait, de défaire le genre, en un mot de se dé/générer, de produire des visions du monde "para-doxales", des utopies, des oeuvres "dé/générées".

Parmi lesquelles le théâtre occupe une place de choix. Et c'est le thème du troisième essai, qui part d'une réflexion sur la pièce de Gertrude Stein: *The mother of us all*. Le théâtre n'est pas un secteur anodin de la vie culturelle, et n'est pas anodin dans la Cité. Il est la vie même, à savoir une question de vie et de mort. Sur scène, note M.C., les héroïnes sont "muettes, folles, moribondes, noyées ou assassinées"... Si la spectatrice du théâtre dominant ne peut qu'être horrifiée par ce qui lui est montré, un théâtre lesbien peut constituer un modèle. Car le théâtre lesbien est "un théâtre mutant". Ce que M.C. explique: "produit par des dégénérées, il est le plus souvent transgénérique". C'est ainsi qu'il faut comprendre Barnes, Stein, Wittig: avec "une cohérence intimement politique", elles "bouleversent les genres". De même Carolyn Gage que cite M.C.: "Dans un théâtre lesbien, les femmes n'ont pas peur de montrer qu'elles s'aiment. Dans un théâtre lesbien nous n'exerçons aucune pression sur nos oppresseurs pour qu'ils nous incluent dans leur culture. Le théâtre lesbien ne se contente pas d'offrir des stratégies. Comme institution, il est la stratégie même".

Françoise Armengaud